

Romain Rolland et Emile Masson

par Roger Dadoun

Le Premier Colloque International consacré à « Emile Masson, Prophète et Rebelle » s'est déroulé à Pontivy les 26 et 27 septembre 2003, avec, notamment, des intervenants venus d'Allemagne, Chine, Japon, Pays de Galles, Etats-Unis. Membre du Comité scientifique pour l'édition des Œuvres d'Emile Masson, et auteur d'une présentation « Emile Masson pour notre temps » publiée dans la revue bretonne « Brug » n°22, 2003, Roger Dadoun a développé sa contribution sous le titre : « A la croisée libertaire : Emile Masson, Charles Péguy, Romain Rolland ». Nous publions ci-dessous, avec l'autorisation de l'auteur et de Didier et Marielle Giraud, organisateurs du Colloque et éditeurs des Actes à paraître en juillet 2004 aux Presses Universitaires de Rennes, des extraits de l'intervention de Roger Dadoun traitant de la relation Romain Rolland - Emile Masson.

Il aurait été souhaitable, certes, de traiter avant tout des textes de l'auteur. Mais je ne dispose pour ma part, relativement à l'œuvre substantielle de Masson, comme la quasi totalité des lecteurs, que d'une connaissance limitée et fragmentaire, insuffisante pour permettre une analyse valablement argumentée. Par chance, pour pallier en partie cette carence, l'ouvrage solidement documenté de Didier et Marielle Giraud, **Emile Masson, professeur de liberté**, nous fournit de substantielles informations, où les indispensables données biographiques et historiques sont en permanence complétées et illustrées par des citations et des renvois judicieux aux principaux écrits. Se dessine ainsi, sous nos yeux, une expérience originale, aux facettes multiples, qui vaut d'être étudiée, sans nul doute pour elle-même et pour ses qualités intrinsèques, mais tout autant pour le caractère exemplaire qu'elle représente dans la perspective d'une vision universaliste concrète de la condition humaine. *Last but not least*, comme dirait Masson, il se trouve que cet écrivain breton a abordé divers sujets sur lesquels je me suis penché avec intérêt - expression, imaginons, d'**Affinités électives**, comme l'aurait sans doute suggéré Masson lecteur de Goethe, « Le Sage d'Occident » ainsi qu'il le présente dans son essai-anthologie **Le Livre des**

Hommes et leurs Paroles inouïes. Mais Masson se situe pour moi, de prime abord, à la croisée de deux axes de références, de deux lignes d'écriture, de pensée et d'action caractéristiques de deux auteurs auxquels j'ai consacré différents articles et ouvrages, Charles Péguy et Romain Rolland, auteurs qui, se rejoignant et se croisant en Masson, composent et ouvrent, si l'on peut dire, une croisée (recoupement et fenêtre) libertaire. (...)

Affinités électives

Parcourant l'anthologie composée par Masson, **Le Livre des Hommes et leurs Paroles inouïes**, on constate que Masson présente de façon originale, mi-critique mi-lyrique et poétique, un certain nombre d'auteurs appartenant à des époques, des cultures et des genres différents, que l'on réunirait aujourd'hui sous la rubrique de « patrimoine universel ». Ils auraient tous leur place, assurément, dans un programme de Littérature comparée, « spécialité », comme on dit, qui définit précisément mon propre statut et ma propre activité d'enseignement. Mais par delà cet aspect universitaire, il apparaît que les auteurs dont Masson fait un vibrant éloge - vibrant au point qu'il pourrait paraître emphatique aux yeux de critiques à tournure positiviste, historiciste ou structu-

raliste - sont ceux-là mêmes que j'ai le plus approchés. « L'homme ivre de Dieu : Spinoza » exalte un penseur dont le livre, **L'Ethique**, a constitué pour moi très tôt un événement crucial - que je rapprocherai, si nous entr'ouvrons notre croisée libertaire, de l'impact qu'il eut sur Romain Rolland : dans son autobiographie **Le Voyage intérieur**, ce dernier évoque avec passion l'« éclair » qui illumina le triste écoulement des jours à l'Ecole normale supérieure ; « je n'oublierai jamais, écrit-il, que, dans le cyclone de mon adolescence, j'ai trouvé mon refuge au nid profond de **L'Ethique** », dans « les mots de feu de Spinoza ». Le chapitre « Un chrétien « Blaise Pascal » dresse de manière pathétique la personnalité d'un auteur chrétien que le Masson laïque et agnostique aurait pu tenir en suspicion ; et cependant, si j'en crois ma propre expérience, pour autant qu'elle vaille, il est possible d'accueillir Pascal, aux côtés de Spinoza même, en tant que maître en démystification et en rationalité. En vertu d'un étonnant paradoxe, qui se vérifierait aisément pour Masson lui-même, ces deux penseurs « ivres de Dieu », que l'on peut charger de tout le poids de la mystique (en préservant la distinction entre mystique religieuse de Pascal et mystique rationaliste de Spinoza), sont de ceux qui sont susceptibles

de nous inciter à récuser (j'ai failli dire « récuser ») toute allégeance au divin et à toute mysticité. Ces deux souverains maîtres en argumentation implacable, alliant imagination ardente et réalisme lucide, dans une écriture aussi allègre que dense et dure, nous poussent à mettre en question toute maîtrise qui soit de commandement et d'autorité - à rapprocher de la position de Péguy, ennemi de toute « autorité de commandement » et de tout « entraînement », selon ses propres termes, qui considérait par ailleurs qu'il faut toujours en revenir à Pascal, un Pascal dont il prétend, néanmoins, qu'« il raisonne trop », et qu'il n'est pas aussi « exactement chrétien (...), centralement, axialement » chrétien qu'il est « rigoureusement scientifique et quelquefois inquiétamment moderne » - inquiétude que suscite chez Péguy ce « monde moderne » qu'il accuse, et pour lequel en revanche le Masson des machineries utopiques avant-gardistes se serait montré assurément plus enthousiaste.

De Pascal on a surtout retenu, avec l'homme « roseau pensant », la percutante formule : « qui veut faire l'ange fait la bête ». Or, saut de l'ange ou bond de bête, périlleux tous deux, on se retrouve devant ce « Sage d'Orient » qui ouvre le recueil du **Livre des Hommes**, Confucius, « L'instituteur du genre humain » dit Masson qui, citant les expressions « *mandat du Ciel* » et « *Empire du Milieu* », précise : (le « milieu » entre l'ange et la Bête ; entre Dieu et la Brute) ; le mandat d'Humanité, que (...) nous n'avons pas encore soldé. » C'est là une réflexion remarquable de Masson, qui assigne un avenir divin à l'humanité et, plus concrètement, qui tend à faire de l'homme un « empire du milieu », ou, plutôt qu'empire encore que ce terme puisse être validé pour qualifier un certain statut de souveraineté de l'homme, une arête fine, tranchante, précaire, vacillant entre les deux pôles extrêmes contraires et puissamment magnétiques que sont l'animalité et l'angélisme - figure de l'homme comme être du milieu, expression qui intrigue mais qui pourrait servir à désigner la ligne de force potentiellement

libertaire (ni dieu ni maître -l'homme seul !) autour de laquelle gravitent les trajectoires de Masson, Péguy, Rolland.

Hommage ainsi rendu à Confucius, on aurait pu laisser de côté le chapitre intitulé « La lumière de l'Asie, Gautama, Prince Siddhârta ou le Bouddha Çakia-Mouni », qui risquait de nous entraîner trop loin, vers un Orient surexposé. Mais c'était compter sans Romain Rolland, qui fait pression sur nous avec la masse de ses écrits consacrés à l'Inde, à Gandhi, avec surtout son **Essai sur la Mystique et l'action de l'Inde vivante**, en deux volumes, l'un consacré à **La vie de Ramakrishna**, l'autre à **La vie de Vivekananda et l'évangile universel**, où, de manière beaucoup plus engagée et disserte que Masson, l'auteur de **Jean-Christophe** se fait le passeur, le christophore entre deux cultures. A défaut de prolonger cette veine indienne de Rolland, et pour la marquer d'une touche plus massoniquement libertaire, je renverrai en passant au numéro de la revue *L'Arc* consacré à **Anarchies** (n° 91-92, 1984), dans lequel j'avais, sous le titre « Réserve intense des événements pour une nouvelle anarchie », tenté de faire le lien entre la méditation d'un moine bouddhiste du XIII^{ème} siècle, Dogen, auteur du **Shôbôgenzô** (que ses traducteurs rendent, tout simplement, par « La réserve visuelle des événements dans leur justesse »), et l'anarcho-syndicalisme de Fernand Pelloutier, le fondateur des Bourses du travail. Alliance inattendue, surprenant entrelacs, selon une image chère à Dogen, mais qui peut contribuer à mieux faire percevoir la dynamique de pensée de Masson, qui refuse tout autant de s'enfermer dans le rationalisme que de s'abandonner à la mystique. Un dernier pas dans cette trop hâtive incursion indienne nous conduit devant ce nom de belle prestance charismatique : « Siddhârta », qui présente l'avantage de nous faire retrouver, par un détour. Romain Rolland. Dans un court essai intitulé **Contre la haine, L'amitié Hermann Hesse-Romain Rolland** (2003), j'ai évoqué les rapports qu'entretenaient avec l'Inde les deux écrivains, tous deux passionnés d'indépendance

et d'ouverture, en rappelant que Hesse est connu avant tout pour son ouvrage intitulé **Siddhârta**, récit datant de 1922 et racontant la vie du Bouddha ; cette fable, qui a exercé une influence sensible sur la culture (une avant-garde américaine, type *hippies*, s'en réclame), est définie, selon l'exergue d'une traduction récente, comme étant : « profession de foi individualiste, rejet de toutes les doctrines, condamnation du monde de la puissance et de l'argent », « roman initiatique devenu au fil du temps un texte « sacré ». (...)

Rolland : « Au-dessus de la mêlée »

La relation entre Masson et Péguy se présente assez nettement comme une relation égalitaire, intense et tendue, marquée par des rencontres, des échanges fraternels ou heurtés, des complicités réglées sur un même axe de vie et de pensée, à vocation révolutionnaire. *Les Cahiers de la quinzaine*, qui en sont le fondement, sont définis par Péguy comme « une entreprise communiste », dont la visée première est celle de toute pensée anarchiste (il faut se reporter à la conférence de Péguy intitulée « De l'anarchisme politique », prononcée en janv.-fév.1904, qui est un modèle d'exposé) : une information aussi « exacte » que possible, au service de la vérité - « dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité », comme il le proclame avec panache à l'orée des *Cahiers*. Avec Romain Rolland, en revanche, si la relation avec Masson est empreinte d'une réelle et durable sympathie, elle n'en reste pas moins marquée par une certaine distance. Les deux hommes ne sont jamais parvenus à se rencontrer ; ils communiquent par lettres, et par des amis et correspondants communs - entre autres le jeune étudiant révolutionnaire Jean de Saint-Prix, dont la correspondance avec Rolland a été publiée dans les « Cahiers Romain Rolland » sous le titre **En plein vol**, qui contient des échanges avec Masson.

La relation Rolland-Masson se nourrit à la fois des œuvres et des événements. Les œuvres : Rolland est un des premiers et plus proches auteurs des *Cahiers*, et l'un des plus choyés, étant, comme le souligne Péguy, le « seul qui se

soit un peu vendu » : après sa pièce **Les Loups**, publiée à la librairie Bellais, *Les Cahiers* éditent **Danton** (1901), **Le 14 juillet** (1902), **Le temps viendra** (1903). Cette même année paraît le **Beethoven**, que Péguy salue en ces termes : « quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre » ; cette biographie héroïque enthousiasme les Masson, qui en font, dit Giraud, « leur livre de chevet » ; le premier tirage, 2000 exemplaires, est épuisé en six mois. En 1904, commence la série du roman-fleuve **Jean-Christophe**, avec « L'Aube » et « Le Matin », suivi en 1905 de « L'Adolescent », quasi contemporain d'**Yves Madec**. Les Cahiers signés Rolland se succèdent : **La Vie de Michel-Ange**, en 1906, et la suite nombreuse des volumes de **Jean-Christophe**, qui s'étend de 1906 à 1912. Rolland se heurte, lui aussi, et sans ménagement, à la politique éditoriale de Péguy qui, déplaçant peut-être sur le terrain de la gestion une secrète pulsion de pouvoir à laquelle en bon anarchiste il résiste, exige que l'on abandonne aux seuls Cahiers, « sans aucune réserve », la propriété littéraire de toutes les œuvres qu'il publie. Reste que la réalité économique « objective » demeure le facteur déterminant, si l'on prend acte de ce que fut la fragilité financière d'une entreprise éditoriale unique en son genre, et des « coliques » et de l'« angoisse atroce » qu'elle entraîna chez Péguy. Tandis que Rolland revendique légitimement, et se verra vite reconnaître (nous sommes en 1905 - le dossier de cette querelle que Péguy qualifia de « malheur » est publié dans **Pour l'honneur de l'esprit, Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland**, « Cahiers Romain Rolland 2216 ») sa liberté d'auteur et la propriété de ses œuvres, Péguy l'accable de sarcasmes : il le range ironiquement parmi les « hommes supérieurs » et les « livresques », il fait, de « ce grand fabricant de drames historiques », le modèle du « kantien » moralisateur qui garde les mains propres, mais qui n'a pas de mains - lui-même Péguy se décrivant comme « ce jeune idiot (qui) passait ses vacances à corriger les épreuves du kantien », dont il propose le portrait suivant : « le poil blond rare, la moustache rare communément

hérissée, le regard dur, en un sens faux, etc. ».

Masson est un lecteur assidu et attentif de Rolland, dont certains textes sont pour lui, comme diraient les critiques d'aujourd'hui, des moments « jubilatoires », « roboratifs », des « bonheurs de lecture ». **Liluli**, notamment, la pièce la plus époustouflante de Rolland (1920), d'une puissance de grotesque exceptionnelle, lui arrache des cris d'admiration : « C'est inouï ! C'est fantastique, c'est plein, plein, ça déborde. (...) Oui, le Déluge reviendrait-il, - sauvez **Liluli**, et l'homme est sauf ! » (cité par Giraud, p.330). Enthousiasme qui n'a d'égal que le ravissement d'un Bernard Shaw écrivant à Rolland : « **Liluli** est kolossal, grossartig, wunderschön, magnificent ! Je l'ai goûté énormément, sans réserve, avec extase ! ».

Rolland « goûte fort, remarque Giraud, les **Hommes illustres** » de Masson (il veut parler du **Livre des Hommes**) - ce qui s'explique aisément, non seulement par la qualité des analyses et l'admiration qu'ils vouent tous deux aux auteurs traités, mais parce que Rolland se retrouve là en terrain familier, ayant lui-même rassemblé, dans sa série « Vie des Hommes illustres », **Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï**, auxquels s'ajouteront, outre **Ramakrishna** et **Vivekananda, Haendel, Gandhi, Péguy...** ; en revanche, « il n'aime pas du tout » **Yves Madec**, et lui préfère **Jean Coste**, « vrai et poignant ». Est-ce parce que, comme le soutiennent Didier et Marielle Giraud, Rolland « n'est pas un révolutionnaire » ? (p. 125). Ce n'est pas sûr, s'il est vrai que Rolland n'a cessé, sur tous les tons (de la Révolution française de 1789 à la Révolution bolchevik de 1917), de revendiquer son adhésion aux principes révolutionnaires, jusque dans leur prétention ou tonalité libertaires (primat de la liberté, de la vérité, de l'éducation, rejet des diverses formes de pouvoir, des illusions et idoles - le soutien appuyé accordé par Rolland à la politique stalinienne dans les années 30, aussi troublant et détestable soit-il, méritant par ailleurs un examen particulier) ; nombre de passages dans le **Madec** auraient même dû faire vibrer en lui la fibre révolutionnaire.

Son attitude assez brutale à l'égard du **Madec** renverrait donc, croyons-nous, à une raison plus profonde, à une affaire de style - au sens fort où « le style, c'est l'homme », en sa pleine expression : forme élaborée où se rencontrent, s'articulent et s'expriment écriture et perception de la réalité - en l'occurrence, chez Masson, écriture sans concession, ascétique, comme plate ou grise, visant une réalité âpre, sordide, « hideuse », comme il la qualifie plus d'une fois. Sur une telle réalité, certes, l'auteur de **Liluli** ne se fait guère d'illusion - mais il préfère ne pas s'y attarder, il lui plaît d'ouvrir amplement, comme en sa belle écriture, ses ailes, de les faire palpiter, de promouvoir les envols de « l'âme enchantée » vers des horizons de lumière et d'espoir où passent les grands souffles du large. Ce que l'on nomme communément l'idéalisme ou l'humanisme rollandien a trouvé le chemin de bien des cœurs, et lui a valu, pour **Jean-Christophe**, le prix de la *Vie Heureuse*, récompense littéraire bourgeoise, que Rolland n'avait pas sollicitée, qui a réjoui Péguy (« un prix de cinq mille francs peut représenter douze ou seize mois de sécurité » !), mais qui a en revanche provoqué l'agacement de Masson allant jusqu'à dire : « Je voudrais avoir écrit une belle œuvre primée pour cracher sur le prix. »

Surtout, la relation Rolland-Masson suit étroitement le cours des événements. Ces derniers prirent sur les œuvres et le style. Après l'affaire Dreyfus, où se retrouvent, aux côtés de Péguy, mais avec bien des nuances ou des retards, Rolland et Masson, c'est la guerre qui, avec toutes ses horreurs, scelle et cimente le lien entre les deux hommes. Leur opposition à la guerre est sans concession, leur pacifisme est une résistance active, lucide, fondée en raison, dressée face à la fureur sanguinaire des pouvoirs, aux mythologies nationalistes et patriotiques, aux mystifications politiques et religieuses et au ralliement d'intellectuels et artistes que l'on aurait cru indemnes de pareil avachissement. Rolland, qui n'oublie pas sa formation d'historien, recueillera d'innombrables témoignages et documents en tous genres, réalisant un remarquable travail de psychologie col-

lective, non exempt certes de quelques complaisances narcissiques : son Journal des années de guerre, 1914-1919, est une compilation de plus de 1900 pages, où nous rencontrons plus d'une fois le nom de Masson - par exemple lorsqu'il déclare, p.612 : « Un seul nom, alors, du sein de nos hideuses ténèbres, répandra sur nos fils sa douce lumière consolatrice : le tien, Romain Rolland ! ». Cet éloge lyrique de 1915 célèbre avant tout la position prise par Rolland dès le commencement des hostilités dans **Au-dessus de la mêlée**, qui résonna, si l'on peut dire, comme le cri de guerre du pacifisme. Dans ce désormais mémorable recueil de lettres et d'articles publiés dans le *Journal de Genève* en 1914-1915, Rolland, qui séjourne en Suisse et travaille à l'Agence internationale des prisonniers de guerre, dénonce les fureurs dévastatrices des belligérants et la participation des intellectuels à l'hystérie belliqueuse. Tout comme le **Jean-Christophe** lui avait constitué un capital de sympathie, ou plutôt d'empathie, où Masson se retrouvait partie prenante, **Au-dessus de la mêlée** érige Rolland en conscience morale éclairant et légitimant la voie de ceux qui refusent, en leur « âme et conscience », comme on dit, ou par des actes héroïques de militants, de se rendre complices du massacre. Ce pacifisme ardent demeure le terrain d'entente privilégié de Rolland et Masson, comme il l'a été pour un certain nombre de militants révolutionnaires, anarchistes et anarcho-syndicalistes.

L'appréciation souvent passionnée des textes (Rolland jouit d'une position dominante par l'abondance et le prestige de son oeuvre), tout comme l'engagement non moins passionné dans la résistance pacifiste (Rolland en est la figure emblématique), s'ils donnent à la relation Rolland-Masson intensité affective et cohérence idéologique, n'en laissent pas moins se manifester une valeur hiérarchique, distincte du compagnonnage égalitaire et libertaire qui caractérise la relation Masson-Péguy. La différence de style, que nous avons signalée, prend ici une autre tournure. On note chez Rolland une forte et irrésistible tendance à se situer à une certaine hauteur (étiage des « supérieurs » qu'avait déjà pointés

Péguy) ; il affectionne les sommets, sans doute pour l'air pur qu'on y respire (lui-même a souligné à quel point les thèmes du souffle et de la respiration traversent tout son imaginaire), mais aussi parce qu'ils sont le lieu, la résidence (spirituelle principalement) des « grands hommes », des « hommes illustres », des « vies héroïques », qu'il admire, révère et se plaît à fréquenter. Ses déclarations s'adressent avec prédilection aux « grands intellectuels » et aux « élites », et les interlocuteurs inscrits dans son énorme correspondance (une cinquantaine de volumes divers édités à ce jour) sont, dans une large mesure, les « Grands » de ce monde, et du monde entier - au plan politique, social, culturel, artistique, religieux (le « choix de lettres » intitulé **Un beau visage à tous sens** constitue un véritable gotha). Nombreux sont ceux qui, tels Gandhi ou Thorez, Tagore ou Hesse, sélection typique de l'œcuménisme rollandien, viennent lui rendre visite dans sa villa de Villeneuve, en Suisse, véritable foyer international. Lors de son séjour à Moscou, il loge chez Gorki, il est reçu par Staline, il a droit à tous les honneurs. **Au-dessus de la mêlée** s'ouvre, de façon significative, par une « Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann », écrivain allemand célèbre (prix Nobel 1912 - Rolland se verra décerner en 1916 le Nobel pour 1915). A peu près au même moment, il écrit au président Wilson pour demander que « les Etats-Unis d'Amérique rappellent à l'Europe démente qu'aucun peuple n'a le droit... d'ébranler l'édifice du progrès humain ». Cette adresse au président américain ne manque pas de piment, si on la confronte à l'opinion qu'il formulera plus tard dans une lettre à Jean de Saint-Prix du 21 juillet 1918, et qui suscite, en notre écoute actuelle, un curieux écho : Rolland y déplore l'« afflux d'américanisme dans les veines de la nation », « l'américanisme ne m'est pas sympathique » dit-il, « dans cette France yankeemanisée » - propos qu'on peut juger excessifs ou incongrus, alors même que l'intervention américaine sur le sol français a contribué à hâter la fin de la guerre, et peut-être même propos bien ingrats, si l'on songe à la passion amoureuse

que l'écrivain a vécue au début de la guerre avec la jeune actrice américaine Helena van Brugh Kay, qu'il appelait « Thalie ».

Le style à grandes envolées de Rolland est à l'antipode de celui de Masson, quelque enthousiasme que ce dernier manifeste en des occasions précises. Non seulement ce dernier ne tient pas, pour autant qu'on sache, à quitter son poste de professeur d'anglais au lycée de Pontivy, lors même que ses travaux d'angliciste, sa vaste culture et ses qualités d'écrivain pourraient lui assurer, s'il sait s'échiner sagement, avantages et avancements - mais il récuse avec force la concentration et la monopolisation des différents pouvoirs dans la capitale, et il souhaite que le « camarade » qui, comme il dit, « a vraiment le *sens révolutionnaire* », retourne dans son « patelin », rentre dans son « village », pour, à l'échelle locale et au plus près des « gens » (expression devenue commune aujourd'hui pour éviter de prononcer le terrible mot de « peuple » - ravalé au rang de « people » ou « pipol » dans l'expression de « presse people » sous laquelle on peut ranger les médias ragoteurs et tous les autres avec*), exercer une action d'information et d'émancipation (Giraud, p.327). D'un côté, donc, se déploie le « panhumanisme » planétaire de Rolland, de l'autre se noue chez Masson un individualisme strict, inscrit dans un territoire précis, et tel que le sujet puisse « obéir à cette unique Loi secrète » : être « en harmonie non avec rien d'extérieur - mais avec soi-même, intimement. » (Giraud, p.354). Ces deux perspectives, loin de s'exclure, se croisent, et s'il existe un art de vivre libertaire (les trois auteurs ici convoqués pourraient donner, chacun selon son style personnel et sa mesure, une certaine consistance à ce fabuleux et modeste projet), peut-être réside-t-il précisément dans l'aptitude à faire s'entrelacer et fructifier l'une par l'autre ces deux dimensions : soi et le monde.

* Cf. sur ce point, in revue de l'INA Médiamorphoses n°8, sept.2003, dossier « Médias People », Roger Dadoun, « Quand les médias, c'est pipeau(!) ».